

# Lola Sémonin

## La Madeleine Proust, une vie

1925-1939



*Quand  
j'étais  
p'tite*

**On était pauvres,  
mais comme on n'le  
savait pas, on n'était  
pas malheureux**

Pygmalion

Extrait de la publication



# Lola Sémonin

## La Madeleine Proust, une vie

Je suis née au printemps.

Les pieds devant.

Ce qui a fait dire à l'Adèle, la sage-femme :

— Cette gamine, elle ira loin !

C'est vrai. Plus tard, dès que je me suis mariée,  
je ne suis pas restée à Derrière-les-Gras.

J'ai monté plus haut, à la ferme de Sur-le-Mont.

Je l'enviais, cette ferme. Parce que le soir, au couchant,  
quand l'ombre s'abattait sur nous, elle était encore toute  
dorée de soleil.

Je n'avais pas 8 ans, pourtant je disais à la moman :

— Quand je s'rai grande, j'habiterai là-haut !

Elle me rembarrait :

— Au lieu d'rêver, va plutôt chercher des patates à la cave !

Les rêves, c'est pas fait pour nous ! C'est pour les riches !



© Chloé Saada

**Lola Sémonin** est l'auteur, l'interprète et la metteur en scène des spectacles de la Madeleine Proust. Ce personnage tant aimé, issu de notre mémoire, a été applaudi sur toutes les scènes de la francophonie depuis 30 ans, et a reçu trois nominations aux Molières. Auteur de théâtre, de chansons, de scénarios, Lola a un besoin vital de créer. Elle se nourrit de littérature et de cinéma. Elle enquête, écrit, peint, filme des « Gens d'ici », et trouve la paix et l'inspiration au cœur de la nature.

Avec ce roman, elle entre encore davantage dans l'intimité de ce personnage imaginaire. Elle continue de réveiller la mémoire, et de construire des ponts entre les générations et les cultures, avec un humour et un regard plein d'humanité.

Pygmalion

La Madeleine Proust, une vie

Quand j'étais petite

1925 – 1939

DU MÊME AUTEUR

*La Madeleine Proust en forme*, éditions Cêtre, Prix de la SACD des auteurs, 1990.

*La Madeleine Proust, (Récit de la création et journal de tournée : 1982-1990)*, éditions Flammarion, 1990.

*Les brèves de la Madeleine*, v.3, éditions du Sekoya, 2010.

*Les brèves de la Madeleine*, v.2, éditions du Sekoya, 2009.

*Les brèves de la Madeleine*, v.1, éditions du Sekoya, 2007.

*Le cri du Milan*, éditions JC Lattès, éditions du Sekoya, 2007.

[www.madeleineproust.fr](http://www.madeleineproust.fr)

Lola SÉMONIN

# La Madeleine Proust, une vie

Quand j'étais petite  
1925-1939



Pygmalion

Tous les personnages sont fictifs, sauf le Coco Mareine de Morteau,  
clin d'œil à ma famille.

Sur simple demande adressée à  
Pygmalion, 87 quai Panhard et Levassor, 75647 Paris Cedex 13,  
vous recevrez gratuitement notre catalogue  
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

---

© 2013, Pygmalion, département de Flammarion.  
ISBN : 978-2-7564-1158-3

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À mon cher frère, Rémy*





*À mon amie,  
La Claire Mougin*

*À mon pote,  
Le Laurent Humbert*

*À vous, amitié et respect !*



Au début du xx<sup>e</sup> siècle, 90 % des Français étaient paysans. Il en reste quelque chose, un bout de motte au tréfonds de nous. Quand nous pleurons sincèrement, nos larmes ont un arrière-goût de terre comme l'eau qui file entre les haies de haricots grimpants par les soirs d'été. Seuls les crocodiles, politiciens ou non, pleurent de la vase fétide.

La Madeleine Proust touche en nous ce lopin d'éternité où notre graine a pris, elle nous prouve un plaisir de temps retrouvé.

Jean-Pierre Chabrol



## Avant-Propos

Née en 1951, à Morteau, dans le Doubs, de parents ciné-philés, je rêve d'être sous les projecteurs.

Mais pour faire plaisir à ma mère, je deviens institutrice.

En 1976, fervente de la pédagogie Freinet, je débarque dans un petit village du Haut-Doubs. Je rencontre les paysans, avec toute la montagne qui dévale dans leur voix forte, en faisant rouler avec elle des torrents de pierre et des cris d'oiseau. Cet accent qui fait chanter les expressions d'ici : *La Pelle à ch'nis, tout seuls les deux, c'est parti pour rester...*

Cette terre me porte, me nourrit.

Avec mon compagnon Gérard, musicien, on découvre ces paysans au quotidien. On leur raconte un monde qu'ils ne connaissent pas, et ils nous font découvrir le leur. On va au lait, on tape le tarot, on échange des confitures, des trucs pour le jardin. On *pelle* la neige, on parle du temps, de l'ancien temps.

Ce n'est ni bucolique, ni romantique.

C'est âpre et banal, vivant et chaleureux.

Et dans ce quotidien qui m'émeut autant qu'il m'amuse, je vais puiser mon inspiration et faire naître mon personnage, que Gérard baptise aussitôt *La Madeleine Proust*.

D'abord, je la campe sur scène dans une cuisine en formica pur jus, puis devant une ferme comtoise, au fil des 4 saisons, avec des vraies poules qui picorent sur la scène.

J'écris, mets en scène et interprète.

## *La Madeleine Proust, une vie*

En 1990, devant le succès de mes spectacles à Paris et dans toute la France, les éditions Flammarion me demandent de raconter l'aventure de cette création, sous le titre *La Madeleine Proust*.

Après trois nominations *aux Molières*, je crée le troisième spectacle *La Madeleine faire le tour du monde* sur toutes les scènes de France et celle de l'Olympia.

Ainsi, au cours du temps, le personnage évolue vers plus d'ouverture.

En 2008, je l'imagine rencontrer un jeune Kamel qui vient du 9-3 : *La Madeleine Proust, haut débit*.

Et pour les 30 ans de scène, en 2013, la Madeleine retrouve sa cuisine, l'odeur de la soupe et du gâteau de ménage, au rythme d'aujourd'hui, entre téléphone portable et robot aspirateur.

Je la connais si bien la Madeleine ! À force de l'inventer, je l'aime comme quelqu'un de ma famille.

Un spectateur m'a dit :

— La Madeleine, elle est tellement vraie, qu'on dirait qu'elle existe !

Et voilà qu'en cadeau d'anniversaire, pour ces 30 ans de scène, les éditions Pygmalion me proposent d'écrire sa vie.

La vie de la Madeleine, apparaissait déjà en filigrane, derrière tous mes spectacles. C'est ce qui la rend si vivante !

Je n'ai plus alors, qu'à me documenter et à suivre mon inspiration, pour dérouler, en détail, le fil de son existence et lui faire prendre corps.

Comme un sculpteur, je prends la glaise de mon pays, je pétris la terre et la mémoire, je leur redonne vie.

Je m'y plonge, je m'y offre, je m'y noie avec bonheur.

Je cherche une musique, sa musique, pour décrire avec ses mots à elle, les images d'un autre temps, qui passent devant mes yeux, avec leurs couleurs, leurs odeurs, leurs bruits, leur émotion mêlée à la mienne.

J'entre dans cette époque de son enfance, où *rien ne se perd*, où : « *Il n'y a rien, mais on fait avec.* »

C'est elle qui m'emmène, et avec elle, ses parents, ses frères et sœurs, son voisin Ricet, les longs hivers, la nature qui renaît au printemps, le vert tendre des foyards, entre

## *Avant-Propos*

les sapins bleus qui courent à l'horizon, autour du village imaginaire de *Derrière-les-Gras*.

Mais il y a tant à dire ! Un seul tome ne suffit pas. La saga de la Madeleine Proust est en route, pour rendre hommage à ces paysans du Haut-Doubs, à tous les paysans, qui ont travaillé la terre pour y faire pousser le pain. Le pain de la vie.

À la recherche des petites madeleines de Proust.

À la recherche du temps passé retrouvé.





## CHAPITRE 1

# Ma Naissance

Je suis née au printemps.

Les pieds devant.

Ce qui a fait dire à l'Adèle, la sage-femme :

— Cette gamine, elle ira loin !

C'est vrai. Plus tard, dès que je me suis mariée, je ne suis pas restée à Derrière-les-Gras. J'ai monté plus haut, à la ferme de Sur-le-Mont.

Je l'enviais, cette ferme. Parce que le soir, au couchant, quand l'ombre s'abattait sur nous, elle était encore toute dorée de soleil.

Je n'avais pas huit ans, je disais déjà à la moman :

— Quand je s'rai grande, j'habiterai là-haut !

Elle me rembarrait :

— Au lieu d'rêver, va plutôt chercher des patates à la cave !  
Les rêves, c'est pas fait pour nous ! C'est pour les riches !

\*

On m'a tirée par les pieds, comme un veau. Et secouée la tête en bas, comme un lapin qu'on va saigner. La moman nageait dans sa sueur, elle était trempée d'chaud. Quand elle a enfin desserré les dents, la sage-femme a dit :

— C'est l'mal joli, quand il est fini, on en rit !

L'Adèle a enroulé mon nombril dans de la graisse de marmotte, elle m'a emmaillotée les bras coincés sous le molleton, et m'a posée dans le berceau en osier, sur une paillasse d'avoine, près du fourneau.

## *La Madeleine Proust, une vie*

Elle a jeté le placenta au feu. Il y en a qui le donnaient aux poules, ou qui le mettaient au fumier. Mais pour l'Adèle, ça portait malheur.

Elle a préparé une soupe de bourrache, qu'elle a fait boire à la moman, et un œuf battu, mélangé à de la gnôle et du miel. Elle a récupéré les vieux journaux qui protégeaient le matelas. S'ils n'étaient pas tachés, ça pouvait resservir. Elle a fait tremper le linge souillé dans un baquet, caché dans un coin sombre de l'écurie. Derrière le cochon.

Le papa a tiré du vin à la cave, il a sorti du garde-manger de la saucisse, et découpé une bonne tranche de pain, avec son couteau qu'il garde toujours dans sa poche. L'Adèle a mangé. Elle s'est fait payer. Pi elle est repartie en vélo, jusqu'à Charopey, pour revenir le lendemain, voir si tout allait bien.

Tout ça, je l'ai seulement su quand j'avais douze ans. Avant, je croyais que les enfants étaient des cadeaux du Bon Dieu, et qu'ils arrivaient dans le berceau par l'opération du Saint-Esprit. Ou dans un chou.

La moman m'a allaitée pendant huit mois. C'était toujours du temps de gagné à ne pas r'avoir un p'tit tout de suite, et repousser le plus possible le retour de couche. Les « relevailles », qu'on disait.

Quand elle *tombait en espérance*<sup>1</sup>, elle priait la Sainte Vierge qu'elle ne lui envoie pas un malformé, elle priait saint Gérard, le patron des femmes enceintes, ou sainte Agathe, pour ne pas attraper de gerçures aux seins. Pi elle buvait de la tisane de tilleul pour avoir du lait.

À chaque naissance, on organisait le baptême le plus vite possible, un ou deux jours après, pour que le nourrisson, s'il mourait en bas âge, ne tombe pas dans les limbes, mais aille bien au Paradis. On l'habillait en blanc : un molleton, une brassière et un bonnet de coton. On l'entortillait dans des couvertures et on descendait à l'église des Gras. Le papa, la marraine et le parrain.

Une fois baptisé, on avait l'air de croire qu'il ne pouvait plus rien lui arriver.

---

1. Tomber en espérance : Être enceinte

## CHAPITRE 2

# La Naissance du Michel

C'était toute une affaire d'accoucher à cette époque. Il n'y avait pas de téléphone. À chaque accouchement, le papa devait aller chercher la sage-femme avec le cheval et la carriole. Mais alors, si c'était en hiver...

Pour la naissance du Michel, l'aîné, ça a été toute une équipée. Le papa nous l'a raconté tant et tant de fois, à la veillée !

\*

Il avait neigé pendant trois jours et trois nuits, sans arrêt. Des gros flocons serrés, qui ont tout recouvert. Les pâtures, les *murgers*<sup>1</sup> de pierre sèches, les sapins noirs, les tas de fumiers hauts comme des chambres, et les grands pans de toit des fermes.

Tout était blanc. Même les fils barbelés et les falaises des Rochers du cerf. Le papa a pélé devant la porte pour ouvrir un chemin qui n'allait nulle part. La couche de neige dépassait les fenêtres. À la cuisine, on ne voyait plus jour. Les bêtes ne sortaient plus, et les gens non plus. On passait du *poêle*<sup>2</sup> à l'écurie, pi de l'écurie au poêle.

La moman, qui n'aime pas la neige, soupirait :

— C'est pas Dieu possible ! On n'veut pas en voir le bout ! Misère de misère !

---

1. Murgers : Petits murs de pierres, au bord des routes ou pour délimiter les prés.

2. Poêle : Pièce principale. Tout à la fois, cuisine, salle à manger, séjour.

En pleine nuit, elle a perdu les eaux. Aux premières contractions, elle mordait l'oreiller pour ne pas hurler. C'était une dure ! Il fallait monter chercher la sage-femme à Charopey, juste à côté de la frontière Suisse. Le papa n'a pas lambiné. Il s'est habillé aussi vite qu'il a pu : le pantalon en velours, le pantet de la chemise dans le pantalon, rabattu entre les cuisses, la ceinture de flanelle enroulée quatre fois autour de la taille, les bandes molletières autour des mollets, les pattes à bottes, découpées dans un drap usé, son pull en laine, et enfin la grosse blouse de toile bleue, la biau. En sortant de la chambre, il a pris sa lanterne et son chapeau noir, pendus à un crochet, vers la porte d'entrée. Il a foncé à l'écurie harnacher la jument Gazelle, qui dormait debout. Il a posé le collier, ajusté l'avaloir, placé la lanière sous la queue, lui a fait prendre le mors, passé la bride autour des oreilles, et attaché la sous-gorge. Il a jeté la bâche qu'il a fixée au collier. Ça faisait au cheval comme une corne plantée sur l'encolure. Une deuxième tête, sur le dos. Avec l'habitude, les mains du papa travaillent toutes seules, sans penser à ce qu'il fait.

Pour ouvrir un chemin, il a accroché une bouille de lait derrière la Gazelle. La jument est entrée dans la neige sans broncher. Elle en avait jusqu'au ventre. Elle a forcé un passage, le cou tendu, le poitrail en avant, comme un bateau dans une mer blanche.

\*

D'abord, aller chercher la grand-mère Vuillemin, la moman de ma moman, qui *reste*<sup>1</sup> dans une petite maison, juste à côté de chez nous, depi qu'elle est veuve.

Elle a pas fait long feu. Elle a gardé son bonnet de nuit, glissé les pieds dans ses sabots, jeté un châle sur sa longue chemise blanche, et a trotté dans le couloir de neige, creusé par la bouille de lait. Aussitôt, elle a ral-lumé le feu, et s'est occupée de la moman qui serrait les dents.

---

1. Reste : Habite.

## *La Naissance du Michel*

Pour arriver chez Théo, à deux pas de là, le papa en a rudement bavé ! Il peinait, ramait, s'enlisait dans la mer de neige, en gueulant tout ce qu'il pouvait :

— Théo ! Théo ! Réveille-toi !

À chaque cri, la jument hennissait, en donnant des coups de collier. Théophile, les yeux pleins de sommeil, a ouvert le guichet de sa fenêtre.

— Ça y est ! Magne-toi ! Faut atteler !

Sitôt habillé, Théo, maigre comme un vieux lacet, mais tout en nerf, a fait ni une ni deux. Il a décanillé à l'écurie garnir sa jument, Violette. Dans la ferme d'en face, l'oncle Charles, chargé d'ouvrir les chemins, a allumé sa lampe à pétrole. Derrière les vitres, la lumière bougeait en même temps que lui, d'une fenêtre à l'autre. Il a fait ficelle. Devant la porte bien déblayée de son écurie, il a sorti ses deux juments et a attelé la Polka au *jarry*<sup>1</sup>. Cette Polka, c'est un cheval puissant, bas de terre sur des jambes épaisses, fort d'encolure et tout en muscles. Les trois hommes ont fixé au *jarry* le triangle : deux grands plateaux de bois, épais comme une main et longs de cinq mètres.

C'est pas rien à manipuler ça !

Chacun a attelé son cheval, l'un derrière l'autre et « Hue ! » Au cri de Charles, la Polka s'est élancée par secousses, les autres ont d'abord renâclé, et, enfin, l'étrave s'est décollée du sol. L'attelage s'est engouffré dans la neige fraîche.

La grand-mère les guettait derrière les carreaux pleins de givre. Les hommes et les bêtes n'avaient plus de jambes. Ils nageaient dans la mousse blanche. Les croupes des chevaux se balançaient, comme des barques sur l'écume de l'océan. En haut du raidillon, le crêt a semblé les soulever du sol. Les chapeaux au large bord sont montés contre le ciel. Et ils ont disparu dans la nuit.

\*

Ils avançaient avec peine. La Duchesse en tête, Violette, Gazelle, et la Polka droit devant le triangle. Les hommes,

---

1. Jarry : Deux roues attachées après le limon au cheval et auquel on attache le triangle.

assis sur la tranche des plateaux, pesaient de tout leur poids.

— On va pas y arriver, Vingt Diousse ! Faut le ch'val du Fernand !

Ils l'ont tiré du lit. La Joséphine a réchauffé du café, qu'ils ont bu vite fait, et ils sont repartis chez l'Hubert. Il a déjà harnaché la Jonquille, qui piaffe, la tête levée, et qui hennit.

— J'emmène mon aîné ! On ne s'ra pas d'trop !

Derrière les carreaux, les femmes en chemise de nuit, une liseuse en laine sur les épaules, les cheveux défaits ou sous un bonnet de nuit, font le signe de croix. Elles se signent comme pour le passage d'un mort, pourtant les hommes vont chercher la vie.

En tête, le Charles à cheval sur la Duchesse. Pi le Fernand. Il tient la Marquise par la bride, dans son long manteau de cuir noir, qu'on prend pour une veste. La neige le mange jusqu'à mi-cuisse. C'est une capote de Boche, qu'il a volé à un officier, mort dans un trou d'obus à Verdun.

Pour attaquer la grapillote du Pré Rouge, ils en ont bavé comme pas. Les hommes poussaient le triangle de toutes leurs forces, le corps bandé en avant. Le triangle butait. Impossible de le décoller du sol.

Le Charles connaît bien son affaire. Il n'a pas pétouillé.

— La p'tite voie ! Vite, Vingt Diou ! la p'tite voie !

Ils ont resserré le triangle, sans discuter, sans dire un mot, et le cortège s'est ébranlé à nouveau.

Les hommes forçaient avec la poitrine, les reins tendus, les bêtes fendaient la neige, et laissaient derrière le triangle, comme une couture dans du tissu blanc. Les grelots des colliers tintaient dans la nuit. Les flocons ne tombaient plus. Les étoiles tremblaient dans le ciel d'encre.

Ils sont arrivés chez le Nenœil, à Sur-le-Mont. Même s'il n'a plus l'ouïe fine, il a entendu l'équipée au loin du bas. Il est prêt. C'est qu'il n'est plus tout jeune le Nenœil. Des cheveux blancs s'échappent de ses oreillettes en laine marron, autour de sa figure, plissée comme la peau de lait. Il a enfilé sa vareuse, doublée de mouton, qu'il s'est

## *La Naissance du Michel*

*arrangée*<sup>1</sup> lui-même. Lui aussi, il a quitté la chaleur de son lit pour donner son courage et sa nuit de sommeil.

— Faut bien s'entr'aider !

Il tient par la bride Reine, une jument robuste de cinq ans, aux pattes solides, qui montre des dents jaunes et trépigne sur place.

Ils ont grimpé *sur*<sup>2</sup> Le Grand-Mont.

Dans le silence étouffé par la neige, on n'entend que le tintement des grelots et des clochettes, le cliquetis des lanternes, le crissement du triangle, et les cris des hommes.

— Dia ! Doucement, doucement Marquise !

— Hue ! Ensemble ! Allez, ensemble !

— Oh ! Polka ! Ho !

Ils avancent du même élan dans la chaleur des chevaux. Dans un même souffle, comme une seule bête faite de tous. De la fumée mauve sort par les naseaux des juments et par les bouches des hommes, sous leurs moustaches pleines de givre.

Sept juments attelées l'une derrière l'autre, et sept hommes ouvrent en deux le pays blanc. La campagne scintille de diamants. On dirait que toutes les étoiles sont tombées par terre.

Ils coupent tout à travers les pâtures. Le pays brille, et coule en bosses et en creux, comme si on avait caché sous un drap des bêtes qui dormaient.

Pendant trois heures de temps, l'équipage avance, mètre par mètre, et creuse un sillon qui serpente derrière lui, sur des kilomètres. Sans jamais se plaindre. Il faut juste aller de l'avant et faire ce qu'il y a à faire.

Le carillon des grelots met de la gaieté, et pourtant, les hommes sont graves. Au haut-plat du Grand-Mont, ils contournent des congères soufflées par la bise de plus de deux mètres de haut. Ils longent les fermes des Seignes, passent devant la maison du rebouteux, qu'on appelle « l'Évêque », et enfin, à Charopey, ils aperçoivent la fenêtre éclairée de la sage-femme. Comme un espoir dans la nuit.

---

1. Arrangé : Cousu lui-même. Fait par lui-même.

2. Sur : Vers.

L'Adèle aussi a entendu. Sa pouliche est déjà attelée au traîneau. On donne de l'eau et de l'avoine aux bêtes. Les hommes boivent la goutte, en tapant des pieds pour se réchauffer.

— Faut pas traîner !

Elle n'a rien dit d'autre. Juste ces mots-là : « Faut pas traîner ! »

Dans sa longue pèlerine noire, elle a grimpé sur le traîneau, avec sa bassine et sa mallette. Son homme l'a recouverte de foin sec et a rabattu la toile de cuir sur ses jambes.

— Tu vas avoir bon chaud, comme ça !

\*

Et l'attelage a repris sa route en sens inverse, dans la même trace. Il glissait entre les sapins en sucre, les *foyards*<sup>1</sup> tout encotonnés, et les buissons aux fourrures blanches. Ils avançaient en même temps que la nuit finissait.

Les étoiles se sont effacées une à une. Le papa, debout sur le triangle, se dressait contre l'horizon pâle, où l'aube naissait.

— Tiens bon, Marie-Louise ! On arrive !

Les hommes encourageaient les chevaux en les appelant par leurs noms, qui volaient dans le ciel, comme des fleurs lancées en l'air :

— Duchesse ! Marquise ! Polka ! Gazelle ! Reine ! Violette ! Jonquille !

Ils avançaient, et la neige se coloriait de rose. Des poussières pleines de lumières couraient sur le pays.

Le soleil est monté lentement, et quand il a été bien rond, posé sur les crêtes des sapins, ils sont arrivés chez nous.

L'Adèle a sauté en bas du traîneau, aussi légère qu'un oiseau, et le papa l'a suivie de son grand pas pressé. Les hommes sont restés là, debout, le dos au soleil. Et, pour la première fois, ils n'ont plus parlé aux bêtes. Ils se sont parlé entre eux. En patois. De la neige, du temps, des chevaux, du chemin qu'ils ont fait. Tout en roulant des ciga-

---

1. Foyards : Hêtres.



## *La Naissance du Michel*

rettes. Du gris qu'ils gardaient dans une vessie de porc, avec, au fond, un bout de carotte pour que le tabac ne sèche pas.

Charles a ôté son chapeau. Avec son écharpe nouée autour de la tête, sur les oreilles, il ressemblait à un œuf de Pâques enrubanné. Du Fernand, coiffé d'un passe-montagne en laine, on ne voyait que son mégot pincé entre les lèvres, sous son long nez. Une tête d'oiseau dans son abri.

Ils portaient tous des mitaines, tricotées avec des restes de laine. Du chiné bleu, une bande verte, une autre bordeaux. Le pouce rose ou grenat. Des mitaines d'homme faites comme celles des gosses.

Ils ont débouché des fioles de gnôle, de la prune et de la gentiane, qu'ils se passaient, en s'essuyant les lèvres du revers de la manche.

Ils ne pensaient pas à la longue route à refaire, aux bêtes à soigner sitôt rentrés chez eux, au sommeil qui manque, aux heures qui passent. Le temps qu'on donne aux autres, c'est du temps qui ne compte pas. Ils se causaient à voix basse, tout en jetant des coups d'œil vers la chambre, où la Marie-Louise se bagarrait avec Dieu et le Diable.

La voix d'Adèle est arrivée jusqu'à eux :

— Allez, Marie-Louise, va-z-y ! Pousse !... Ne pousse plus !... Pousse ! Allez ! Ça vient !

Quand ils ont entendu les cris du p'tit, toutes les têtes se sont tournées en même temps. Le papa a ouvert le guichet de la fenêtre :

— C'est un beau garçon ! Un p'tit Michel ! Tu s'ras le parrain, Charles !

Charles a remis son chapeau. Il l'a repoussé en arrière. Et il s'est gratté la tête. Une grosse larme, comme de la résine sur le tronc des sapins, a roulé sur sa joue. Il l'a aussitôt essuyée avec le moignon de son doigt que la scie circulaire lui avait coupé net.

— Et ta femme, ça va ?

Pour singer la sage-femme, le papa a dit :

— Ça va ! C'est l'mal joli, quand il est fini, on en rit !

Alors, ils ont levé les fioles à bout de bras et ils ont crié :

— Au Michel ! Au Michel !

*La Madeleine Proust, une vie*

Le papa est venu les rejoindre. Il a cligné des yeux, ébloui à cause de toute cette lumière dorée qui coulait sur les hommes et tout autour d'eux. Mais de la lumière, il y en avait encore plus derrière ses paupières ! On le félicitait. On lui tapait sur l'épaule, à coups de grandes bourrades. On lui donnait à boire. Il serrait des mains, remerciait, les yeux mouillés.

Ils sont repartis chez eux. Le Théophile, le Charles, l'Hubert et son aîné, le Fernand et Nencœil. Ils allaient plus vite que les chevaux. Ils tiraient sur les brides, le corps en avant. On aurait dit qu'une grande voile les poussait.

Le triangle écartait ses bras sur le chemin ouvert. Le soleil étincelait et, avec lui, les cent mille soleils de la neige.

## CHAPITRE 3

# La Tribu

C'est qu'elle en a vu l'Adèle, des p'tits gosses morts nés, des hémorragies, les mères qui se vidaient de leur sang. Elle a vu naître les enfants de tout le pays ! Et elle connaît toutes les familles : les fermes où il faudra qu'elle fasse elle-même le feu et celles où l'eau est déjà bouillie. Ici, on lui prépare une soupe, là on lui offre du tilleul avec trois gouttes de gentiane. Elle sait le prénom de chacun.

Elle sait aussi des choses terribles, mais elle n'en dit pas un mot.

Elle est toute menue, cette Adèle, et pourtant, c'est elle qui amène la vie. Ses mains touchent en premier le nouveau-né, le pendent par les pieds pour lui faire sortir son cri, l'essuient et l'emballent tout propre dans son molleton, jusqu'aux épaules.

Les parents avaient toujours peur d'avoir un malformé. À cette époque, il y avait des becs-de-lièvre, des pieds-bots, des bossus en pagaille ! C'était courant. Je ne sais pas pourquoi... Peut-être le vin, ou trop d'absinthe, ou de se marier entre cousins. On était tous de parenté : le mari, les filles le trouvaient près de chez elles, ou à un mariage au village d'à côté. On se déplaçait à pied, ou avec le cheval. On ne pouvait pas aller bien loin. On ne voyageait pas, on ne partait pas en vacances.

Ces malformés, ils avaient la vie dure ! Les gosses se moquaient d'eux. On les appelait les « daubots ». Mais on ne s'en débarrassait pas : on les gardait à la maison, jusqu'au bout.

C'est sûr qu'à cette époque, il fallait accepter tous les gosses que le Bon Dieu envoyait. Ils arrivaient les uns derrière les autres. Et pi à confesse, le curé interdisait aux hommes de « se retenir ». C'était un très grave péché.

Ces grosses familles qu'on était ! L'aîné reprenait la ferme, une fille partait au couvent et le cadet au séminaire, pour racheter tous les péchés de la famille !

À chaque accouchement, il fallait aller prévenir la sage-femme. En montant à Charopey, il arrivait au papa de rencontrer un paysan qui savait où elle était. Sinon, il montait jusque chez elle, pour défois se casser les dents sur la porte où il trouvait un mot : « *Je suis aux Gras chez les Baverel* » ou « *Je suis au Nid-du-Fol* ». Alors, il fallait rebrousser chemin.

Sitôt que le papa la trouvait, il devait lui dire à quelle heure sa femme avait perdu les eaux, et le rythme des contractions. Elle jugeait si c'était pressé ou pas. Il revenait avec elle, ou bien tout seul. À peine arrivé, il tirait de l'eau au puits, la versait dans une marmite, qu'il mettait à chauffer sur le fourneau à bois, pour y faire bouillir des chiffons. Souvent le pantet d'une chemise usée.

\*

Pour mon frère Bernard, le deuxième, la moman était en train de traire quand elle a perdu les eaux. Elle a fini la traite sans rien dire. Elle était dure, la moman ! Avec les autres, mais aussi avec elle-même. Après l'accouchement, comme le placenta ne venait pas, la sage-femme lui a demandé de sauter *depi* la commode sur le lit. Ce qu'elle a fait : elle a été aussitôt délivrée.

C'était un beau gosse, le Bernard, de presque huit livres.

Un jour, j'ai entendu la moman dire à sa belle-sœur, Thérèse :

— Il m'a déchirée, long comme ça !

Avec son pouce et son index, elle montrait un espace d'au moins cinq centimètres. Je ne comprenais pas de quoi elle causait, mais pendant longtemps ce mot *dé-chi-ré* m'a épouvantée.

Le papa a aidé à tous les accouchements. Les hommes disaient de l'Adèle :

— Elle bat les mâles en force !

Comme on le dirait d'une jument.

Mes parents avaient donc deux garçons, Michel et Bernard, de quatre et trois ans de plus que moi. Puis un petit Gabriel, mort-né. Et je suis arrivée, le 12 avril 1925. Je ne sais pas si j'étais la bienvenue pour la moman. Elle ne montrait pas ses sentiments, plus prompte à nous rabrouer qu'à nous donner de la tendresse. Mais pour le papa, j'étais la fille qu'il attendait. Sa petite sœur Amélie venait de mourir en couche, à même pas trente ans. Il était malheureux comme les pierres. Je lui ai fait oublier son chagrin. J'ai toujours été sa préférée.

Quand je suis venue au monde, on a envoyé les garçons dormir chez l'oncle Virgile, aux Gras. À leur retour, ils m'ont trouvée dans le berceau.

— Le Bon Dieu vous a apporté une petite sœur !

Si on n'avait pas le temps de prévoir, on recouvrait d'un drap les gosses qui dormaient dans la chambre des parents.

Il paraît que ma grand-mère Vuillemin mettait ses p'tits au monde à l'écurie. Pour pas faire de *ch'nis*<sup>1</sup>, et que les plus grands n'entendent rien. « Au cul des vaches », on disait. Comme elle était très pieuse, elle chantait le Magnificat entre deux contractions.

Quand les femmes criaient trop, l'Adèle les réprimandait :

— T'as pas souffert pour le commander, t'as qu'à souffrir pour le faire !

\*

Après moi, les parents en ont fait encore sept dans la foulée : La Paulette, trois ans plus tard. L'année d'après, les jumelles Marie et Louise, pi la pauvre Jeanne, qu'on a perdue à 24 jours. Pour le Noël de mes huit ans est arrivé mon p'tit frère René, pour mes onze ans, Martin pi la Jeanne, à nouveau le même prénom que la petite morte.

Je peux dire que tous ceux-là, c'est moi qui les ai élevés. J'en ai fait des biberons pour eux et pour les veaux ! J'en

---

1. Ch'nis : Saletés, poussière.

ai lavé des couches, vidé des pots d'chambre et changé des litières ! C'est peut-être pour ça, que je n'ai pas eu d'enfant. J'avais déjà donné. Des gosses, y en a tout par-tout à aimer.

Pour ma sœur Paulette, la sage-femme est arrivée trop tard. La moman avait accouché toute seule et tranché le cordon avec *son ciseau* à couture, qui coupait mal comme tout. Elle demandait souvent au papa si le rémouleur allait passer pour le faire aiguiser. Mais cette année- là, le rémouleur, il s'est fait appeler « Arthur » ! Il nous avait oubliés.

Plus tard, quand la Paulette rechignait à la tâche, elle ne manquait pas de lui rappeler qu'elle s'était débrouillée elle-même :

— Moi, j't'ai fait toute seule, pi le lendemain, je cuisais l'pain !

Pour les jumelles, c'était une autre histoire ! Elle a souffert pendant trois jours. Trois jours de contractions, alors que la Paulette était sortie comme une lettre à la poste. Deux d'un coup, la sage-femme ne l'avait pas prévu. Deux bouches de plus à nourrir, alors qu'on était déjà six à table. Et par-dessus le marché nées le 7 juillet, en plein pendant les foins : tu parles d'une paille !

Le lendemain, la moman était *au* champ.

Ces jumelles, elles étaient grosses comme le poing. La sage-femme les a enroulées dans de la ouate, et les a mises dans une petite caisse en bois, sur une chaise, à côté du fourneau. Cette fois-là, le papa n'a pas pu aider. Une vache était en train de *vêler*<sup>1</sup>. Il courait de l'écurie à la chambre, les bottes pleines de purin. Il faisait ce qu'il pouvait le pauvre : il ne voulait perdre ni les p'tites, ni son veau !

---

1. Vêler : Faire le veau.

## CHAPITRE 4

# Au boulot

Chez nous, on avait la chance d'être propriétaire de notre ferme, qui nous venait des parents du papa.

Quand les paysans bâtissaient une ferme, ils pensaient d'abord aux bêtes : une étable qu'on appelle ici écurie, pour les vaches, le cheval, le cochon et les poules, une grange bien aérée pour le foin. Ils ouvraient la maison au soleil et la fermaient au vent.

On n'avait que deux chambres. La chambre haute, dans la grange, où couchaient mes frères Michel et Bernard. On y montait par un escalier sombre et étroit. Et, en bas, la chambre des parents. Elle donnait sur la cuisine, qu'on appelle le « poêle ». Une grande pièce toute en bois, qui brunissait avec le temps, à cause de la fumée. Et c'est là qu'on vivait. Le long d'un mur, y avait un grand buffet comtois à deux corps, qui nous venait des Bobillier, du côté du papa. Dans un des tiroirs, la moman rangeait les papiers, le calendrier pour les vèlages, des lettres et une carte postale de la tour Eiffel que je ne me lassais pas de regarder.

Pour aller à l'écurie, on passe par le *tuyé*<sup>1</sup>, une pièce dallée de larges pierres, lissées par le temps, sans plafond, avec un grand vide qui monte jusqu'au toit, en se rétrécissant.

\*

---

1. Tuyé ou Tuhé : Grande cheminée dans laquelle on fume les salaisons.

Dès que j'ai su marcher, j'ai commencé d'aider la moman.

Les parents se levaient au chant du coq. Ils déjeunaient. Une cuillère de chicorée au fond du bol, des morceaux de pain et du lait versé dessus. Une tartine avec un peu de confiture ou du miel si la récolte avait été bonne. Rarement du beurre.

Après la traite, les parents mangeaient une soupe à l'oignon ou une soupe de légumes, un bout de lard, et le papa buvait un canon.

J'entends encore la voix dure de la moman :

— Debout Mad'leine ! Y a du boulot !

Je me levais. Je m'habillais. L'été, d'abord une petite chemise en coton, à bretelles. « Ça fait mauvais genre », disait la moman, d'avoir directement son habit sur le corps. J'enfilais une robe, une blouse grise, pour tous les jours, faite souvent dans celle des parents, un paletot que ma grand-mère avait tricoté et des sabots. En hiver, c'était une robe plus chaude, pi un pull tricoté main par la grand-mère, des bas en laine qui grattaient et qui tenaient avec une jarretière. Pareil pour les garçons, des bas sous leurs pantalons courts, qu'on appelait des culottes. Ils n'avaient pas de pantalon long avant de faire leur communion, avant de devenir des hommes. Les filles, jamais de pantalon. Les femmes non plus.

Chez nous, on n'perd rien. La moman rallonge les robes avec un morceau de tissu d'une autre couleur.

Un habit est trop rapiécé et usé, elle le retaille pour enlever les trous. Il ne vaut plus rien, elle le découpe en carré, pour en faire des langes ou des pattes à botte. Toujours du gagné à ne pas user les chaussettes !

Les pattes à bottes sont trop percées, elle en fait une patte à r'laver pour la vaisselle et essuyer la table. Quand on arrête de servir la patte à r'laver, c'est qu'elle n'a plus que des trous.

On garde le plus petit bout de fil – ça peut encore servir à recoudre un bouton –, et les petits morceaux de laine – ça peut servir pour tricoter les moufles et les cache-nez. La moman met des tacons aux coudes des vestes et quand ils sont râpés, elle les retacone. Elle retourne les cols et les poignets de chemise s'ils sont usés. Elle taille, raccom-



mode, rapped, tout ce qui peut être taillé, raccommodé et rapped... On garde tout. La peau du lait pour faire des gâteaux, la cendre des fourneaux pour la lessive, et, en hiver, pour en étaler devant la porte, sur le perron verglacé. On mouille le pain rassis et on le passe au four. Quand il est vraiment dur comme du caillou, la moman en fait du pain perdu. On arrose le jardin avec l'eau qui a lavé la salade, on donne l'eau de la vaisselle et les épluchures au cochon, les trognons de chou, les fanes de carottes et l'herbe des talus aux lapins, les os au chien du Théo, les coquilles d'œufs, les restes, s'il y en a, aux poules. Avec le crin de la queue des vaches, que le papa coupe à l'automne, il rembourre les matelas. Il fait des brosses avec les soies des cochons, des balais avec du chèvrefeuille et des *daies*<sup>1</sup> de sapin, coupées à la vieille lune, pour qu'il ne se dépiaute pas trop vite.

On n'avait rien pi on faisait avec !

\*

J'arrivais à la cuisine. Le papa avait déjà tiré l'eau du puits et rempli un broc.

L'année d'après, on a eu une pompe sur l'évier. L'eau venait de la citerne. On craignait toujours une sécheresse ou de manquer d'eau en hiver.

Je versais un peu d'eau dans une cuvette en faïence, et je m'en passais sur la figure. Une toilette de chat. On ne jette pas cette eau là. Elle peut resservir dans la journée pour se laver les mains.

Le samedi, on se lave au poêle, en entier, dans une seille en bois, que le papa remplit d'eau. On y passe chacun à notre tour, dans la même eau, du plus petit au plus grand.

Le papa l'a fabriquée dans un demi-tonneau, avec deux fers à cheval qui servent d'anses. La moman nous frottait avec un bout de tissu. Moi, j'essuyais les petits dans un drap. Quand c'était au tour des grands, ils gueulaient de toujours se laver dans de l'eau sale. Alors je leur versais une bouilloire d'eau bouillante.

---

1. Daies : Branches de sapin.

— Voilà, elle est prop', mait'nant !

En dernier, c'était les parents. On allait tous au tuyé ou dehors. Ils refermaient la porte du poêle derrière eux.

\*

Quand j'arrivais enfin à la cuisine, fagotée comme l'as de pique, défois le gilet boutonné dimanche avec lundi, c'était la séance de coiffage. La moman n'y allait pas de main morte :

— Arrête de faire ta mijaurée ! Ah, ces manières ! Faut souffrir pour êtr' belle !

Elle me nattait les cheveux :

— Allez, mange vite tes gaudes ! Y a à faire !

Plus tard, c'est moi qui coiffais mes sœurs. La Paulette, les jumelles Marie et Louise. J'y allais avec douceur, mais si la moman passait par là :

— Mets-y un peu du nerf, elle est pas en porcelaine, ta sœur !

Dès que la Paulette a été assez grande, c'est elle qui s'est occupée de moi. Toujours un supplice en moins !

Je mangeais des gaudes. De la farine de maïs, qu'on touillait dans de l'eau chaude ou du lait. Aussitôt avalées, la moman m'envoyait *ouvrir les poules*. À la mauvaise saison, les vaches étaient encore à l'écurie. Fallait attraper les volailles entre leurs pattes sans prendre un coup de sabot ni un coup de queue, et les jeter dehors, qu'elles aillent picorer. À la belle saison, je soulevais le clapet, en bas de la porte, pi les poules sortaient. Je leur lançais du grain devant la ferme. Elles picoraient et s'éloignaient dans la pâture, pour gratter des vers dans la terre.

Après les poules, c'était les lapins. À la rosée du matin, le papa avait déjà fauché de l'herbe fraîche. J'en remplissais les clapiers. Si je m'attardais à les caresser, la moman me récriait :

— Tu veux que j't'aide à perdre ton temps ? Tu n'vois pas qu'il y a de la lessive à pendre ! J'aime pas les feignants, moi !

J'ai demandé à mon frère, Bernard :

— C'est quoi un feignant ?

— C'est quelqu'un qui dort tout l'temps, pour pas savoir qu'il fait rien.

\*

Selon la saison, j'allais cueillir des haricots au jardin, couper une salade ou des côtes de bettes. Je descendais à la cave chercher des carottes, qu'on gardait dans un tonneau, recouvert d'un sac à patates, et j'épluchais la soupe. On en mangeait midi et soir, avec du pain trempé, pour que ça tienne bien au ventre.

Il fallait bien les laver, ces carottes, elles étaient pleines de terre. Mais surtout ne pas trop user d'eau ! Pi les éplucher et les tailler en petits morceaux, sans me couper le doigt. Je tirais la langue. La moman n'en ratait pas une :

— Rentre ta langue, elle va tomber !

La Paulette, qui avait deux ans, s'agrippait à sa jupe :

— Reste pas dans mes jambes, toi, nigaude ! Tu vois bien qu'tu m'gênes. Mad'leine ! Ramasse voir la Paulette.

J'emmenais la Paulette vers chez l'oncle Charles, où ma cousine Claire jouait avec le p'tit Riri dans un tas de sable. Ils faisaient des pâtés avec un vieux gobelet en fer. Je leur laissais la Paulette et je retournais à la cuisine finir ma tâche.

— Prends la Marie, et va d'mander à ta grand-mère si elle a encore du lait, ou si elle en r'veut !

Je partais avec Marie, main dans la main. Elle trébuchait contre les cailloux. Je la relevais en tirant sur son bras. On regardait le dindon, loin du grillage. Il nous *rebeuillait*<sup>1</sup> de son œil noir cerné de bleu, en glougloutant. Marie se cachait derrière moi. Il faisait la cour, sa queue en éventail. Il secouait la peau rouge de son cou, toute granuleuse. Un jour, il a sauté sur le Bernard, qui en a réchappé de justesse, griffée au sang jusque sous la chemise.

Chez la grand-mère, je prenais un peu de répit. Elle nous offrait un verre de kéfir<sup>2</sup>, descendait son bas de coton noir,

---

1. Rebeuiller : Regarder, observer.

2. Le kéfir est une boisson issue de la fermentation du lait ou de jus de fruits.

*La Madeleine Proust, une vie*

rapiécé de marron, pour me montrer ses plaies variqueuses : la peau pleine de bosses et de bleus, pire que celle du dindon ! Elle me racontait tous ses maux.

Je l'écoutais, en me balançant dans le rocking-chair et en hochant la tête, comme si j'étais une grande personne.

## CHAPITRE 5

# L'Orange de Noël

Le premier Noël que je me rappelle, je devais avoir cinq ans. Je couchais encore dans un petit lit près des parents. Mon frère Michel m'a dit :

— Tu vas voir, le p'tit Jésus va t'apporter un cadeau !

Un cadeau ? Qu'est-ce que ça pouvait bien être, un cadeau ? Je n'en avais jamais eu. À part les caramels *Klaus* que nous rapportait défois la tante Marguerite, ou des escargots que le Ricet, le fils de Théo, ramassait pour moi.

On a déposé chacun un sabot devant le fourneau et on est allé se coucher. Mes parents, ma grand-mère et mes frères sont partis aux Gras, à pied, à la messe de minuit.

Le papa portait son costume noir, celui de son mariage, le seul qu'il a eu de toute sa vie, et avec lequel on l'a mis en terre. C'est la seule fois où il allait à la messe. Autrement, il ne mettait les pieds à l'église que pour les enterrements et les mariages. À son retour de la guerre de 14-18, il avait décrété que le Bon Dieu, il ne voulait plus en entendre parler.

— Comment tu vas les élever ces gosses ? Tu veux en faire des païens ! Des *Rouges* ! criait la moman.

Je n'en comprenais pas un mot, mais je sentais qu'ils n'étaient pas d'accord. Et que le papa ne lâcherait pas son idée.

\*

C'est une petite-cousine, du côté de la moman, la Rolande, qui venait nous garder. Elle était vieille fille et très sévère. Un grand cou maigre de poule décharnée, toujours en deuil, habillée en noir de la tête aux pieds, et toujours sa broderie à la main.

Avec elle, la moman était tranquille. On ne sauterait pas sur les lits, on ne se ferait pas de chatouilles sous les draps, et on ne se raconterait pas d'histoires dans la chambre.

Ce soir-là, je suis tombée dans un profond sommeil. C'est la voix de Michel qui m'a réveillée :

— Mad'leine, Mad'leine !

Il faisait encore nuit.

— Viens voir, le p'tit Jésus a passé !

J'ai bondi hors du lit et couru pieds nus sur les dalles froides de la cuisine.

Il y avait dans chaque sabot une balle orange, toute brillante, à la peau couverte de petits points. Et, sur le dessus, une étoile verte, comme une fleur.

Michel m'a dit :

— C'est une orange.

J'ai aussitôt aimé ce mot-là. Orange. Je le répétais sans arrêt : « Orange, orange ! » Je l'ai prise dans mes deux mains, et l'ai tournée et retournée dans tous les sens... Je la sentais et son odeur me remplissait de joie. Je l'ai posée sur la table de nuit. Avant de m'endormir, je la regardais. Dès que je me réveillais, je tournais vite la tête pour m'assurer qu'elle était toujours bien là, que je n'avais pas rêvé. Je la respirais, comme si j'avais manqué d'air avant de l'avoir. Et pi je la cachais dans le tiroir du bahut, pour que les p'tits n'aillent pas me l'abîmer. Dans la journée, je revenais la voir. Je lui parlais :

— Orange ! Tu t'appelles Orange et moi Madeleine. T'es belle comme le soleil. T'es à moi.

Je la rangeais à nouveau. Et ainsi pendant des jours et des jours, des semaines et des semaines. Si bien qu'elle est devenue toute reintroie, dure comme un caillou et qu'elle a fini par sécher sur la table de nuit. Je n'ai même pas eu son goût dans la bouche.

Les garçons se moquaient de moi :

## L'Orange de Noël

— Ma p'tite Orange, t'es belle, toute pourrie !

J'en pleurais de rage. Et, tous les soirs, je priais le p'tit Jésus de m'en apporter une autre au prochain Noël. Je demandais sans arrêt :

— C'est quand Noël ? Dans combien de jours ? On aura déjà fait les foins ?

On me répondait que c'était dans longtemps. J'avais à peine tourné les talons que je demandais à nouveau :

— C'est déjà passé, *longtemps* ?

Un jour, il s'est mis à neiger et Michel a dit :

— C'est bientôt Noël !

Mon cœur a alors sauté dans ma poitrine. J'ai repensé à l'orange, que j'avais oubliée, à sa belle couleur, à sa forme toute douce, à sa bonne odeur, qui me faisait tant de bien.

— Je vais r'avoir une orange ?

La moman était en train d'éplucher des châtaignes que l'oncle Virgile lui avait apportées. Elle était assise, les jambes écartées, pour récupérer les écorces dans son tablier.

— Oh, tu sais, cette année le p'tit Jésus n'est pas riche !

Ah ? Il lui fallait donc des sous à lui aussi pour pouvoir faire plaisir aux enfants ?

\*

Le soir de Noël, on a posé chacun notre sabot devant le fourneau, et je suis allée au lit. J'avais quitté la chambre des parents pour laisser la place aux jumelles. Je couchais dans la chambre haute avec mes frères et la Paulette, encore trop petite pour avoir un cadeau. J'ai eu du mal à m'endormir cette nuit-là. Je me retournais sans arrêt d'un côté et de l'autre. Je collais mes pieds froids contre les jambes de ma sœur, pi je m'asseyais, et je restais assise à répéter sans arrêt :

— Petit Jésus, s'il te plaît, n'oublie pas mon orange !

Au bout de longues heures, le sommeil m'a emportée. Mais au matin, j'avais déjà les yeux ouverts quand j'ai entendu des pas dans l'escalier, et le bruit de la *ticlette*<sup>1</sup>.

---

1. Ticlette : Poignée de la porte.

Michel est entré dans la chambre. Il avait sa tête des mauvais jours.

— Il est pas v'nu ?

— Si, mais c'coup-ci, il a pas apporté d'orange.

Mon cœur s'est arrêté de battre. J'ai senti dans tout mon corps le froid du givre qui recouvrait les carreaux.

— Il n'a rien apporté ?

Le Michel a fait un signe de la tête.

— T'as qu'à de v'nir voir.

Je me suis levée, j'ai descendu les escaliers, et je suis allée à la cuisine en traînant des pieds. Je grelottais. J'ai avancé lentement, pour ne pas être déçue trop vite. Il y avait à nouveau une balle dans mon sabot : mais rouge, cette fois, et toute brillante. Je me suis accroupie. C'était une pomme ! Une pomme pareille que celles de nos pommiers ! Un gros sanglot a remué dans ma poitrine et j'ai couru jusqu'à la chambre me jeter sur mon lit, en pleurs. J'ai entendu la porte du bas grincer, et le papa chuchoter avec Michel.

Ils ont monté l'escalier, ils sont entrés dans la chambre. Le papa s'est approché de moi :

— T'as vu qu'le p'tit Jésus a passé ?

Entre deux sanglots, j'ai répondu :

— Il m'a apporté une pomme du verger !

Le papa s'est baissé près de moi. Il m'a caressé les cheveux :

— Mais non, c'est pas une pomme du verger... C'est une pomme de Paris !

J'ai relevé la tête.

— Une pomme de Paris !

J'ai ouvert grand les yeux. Le p'tit Jésus était allé jusqu'à Paris pour me rapporter une pomme !

Je me suis levée d'un bond, et j'ai couru le plus vite que je pouvais jusqu'au fourneau. Je ne sentais plus le froid des dalles sous mes pieds. Je courais sur de la mousse, je volais : *Une pomme de Paris !*

Je l'ai prise dans mes mains et c'était comme si j'avais tenu la tour Eiffel entre mes doigts. Elle brillait encore plus que l'orange. Elle sentait bon. Elle sentait Paris !

— Merci, petit Jésus de m'avoir tant gâtée !



## *L'Orange de Noël*

Et j'ai embrassé la pomme. Le papa riait de bon cœur et Michel était tout content. Mes deux frères avaient aussi une pomme. Une pomme de Paris, comme moi.

J'ai regardé le papa :

— Et toi, papa, t'as rien eu ?

— Ah non, rien ! Le p'tit Jésus n'en avait pas assez ! C'est tellement rare, une pomme de Paris !

Ses yeux brillaient, pleins de malice. Il était heureux pour moi. Alors je lui ai dit :

— Je n'vais pas attendre qu'elle pourrisse, comme l'orange l'année passée. Je vais la manger, mais j'veux t'en donner la moitié !

Il a sorti son couteau de sa poche. Il a coupé la pomme en deux. Elle avait un cœur à l'intérieur et deux pépins, bien nichés au milieu. On a croqué en même temps. Elle était juteuse et toute parfumée, comme un bonbon. On l'a mâchée en prenant notre temps, bien lentement.

Ça, c'était des bonnes pommes ! Rien à voir avec celles du verger. C'était vraiment autre chose, les pommes de Paris !



## CHAPITRE 6

# La Moman

Depuis l'âge de cinq ans, ce que je désirais le plus, c'était d'aller à l'école.

Le matin, j'entendais les sommiers grincer, les pas de mes frères sur le vieux plancher qui craquait, le frôlement des habits qu'ils enfilaient, le claquement du loquet, et leurs godillots dans l'escalier. Je les imaginais préparer leurs musettes. Le plumier, ils n'en avaient qu'un pour les deux. Dedans, ils rangeaient leurs crayons d'ardoise, leurs deux crayons de papier, leur gomme, et surtout, ce qui me paraissait le plus chic de tout, les deux porte-plumes en bois et leurs plumes *Sergent-Major*, avec un petit bout de patte pour les essuyer.

Je me disais que, moi, je ne le rosillerais pas. J'en prendrais grand soin quand j'aurais l'âge de tremper la plume dans l'encre violette et de tracer des lettres entre les deux interlignes, sans déborder comme le Bernard. Lui, il faisait de gros *crâpés*<sup>1</sup> et prenait des taugnées à chaque fois qu'il donnait son cahier à signer. Et s'il avait le malheur de casser sa plume, ça bardait.

— Autant donner de la confiture à des cochons !

Avant de couper le pain, la moman faisait le signe de croix en dessous, la miche contre sa poitrine. Ils enfourgaient dans la musette une rondelle de saucisse ou un bout de lard, deux carrés de chocolat ou deux sucres, trois tranches de pain chacun – pour les deux récréations et le

---

1. Crâpés : Pâtés.

casse-croûte du midi –, le tout emballé dans un linge. À l'école, on leur servait la soupe.

En rentrant, le soir, ils me racontaient les parties de rire sur la route avec les cousins Bobillier et tous les gosses de Derrière-les-Gras. Ils faisaient avec eux les deux kilomètres à pied, matin et soir. Mille neuf cent quatre-vingts mètres exactement, de la maison à l'école du Grand-Mont, comme l'avait dit l'oncle Virgile, qui avait mesuré le parcours avec une chaîne d'arpenteur. Mille neuf cent quatre-vingts mètres de liberté, sans la moman sur le dos, sans avoir à m'occuper des p'tits, des veaux, des poules, de la lessive, du ménage, de la soupe à éplucher...

Le soir, pendant qu'ils faisaient leurs devoirs en rechinant, au milieu des miettes de pain, des taches de lait et des mouches, je regardais leurs livres de lecture.

Des enfants, jamais plus de deux, le frère et la sœur, toujours bien propres, bien coiffés, jouent près d'une jolie maman qui essuie la vaisselle, pendant que le papa, en chemise blanche, lit le journal, dans un fauteuil en cuir. Elle ne les dispute jamais, et elle leur parle poliment, comme à des princes. On ne les voit pas dans le fumier de l'écurie, au milieu des bouses, au cul des vaches, ni compter le maigre argent que, chez nous la moman cache dans une boîte en fer, au-dessus du buffet, quand on a vendu un veau.

— Pour ce que ça rapporte... Autant les donner à ce voleur de boucher !

La petite fille blonde joue avec une poupée, et le petit garçon, bien peigné, une raie sur le côté, fait tourner un train, à genoux sur un tapis très doux. Il n'y a aucun bruit dans leur salle à manger.

Chez nous, la moman entre comme une tempête. Toujours les mains prises, elle fait valdinguer les portes avec le pied. Elle claque les portes du buffet, des armoires, la porte du tuyé et celle de l'écurie, le cercle en fonte de la cuisinière, le crochet pour attiser les braises. Tout fait du boucan : le couvercle qu'elle abat sur la marmite, la grille du four, les couverts qu'elle lance sur la table, les seaux de lait qui heurtent les dalles, ou beugnent l'évier en pierre, le battant du coffre à bois, qu'elle lâche sans ménagement

## La Moman

la pâte à pain qu'elle gifle. La moman cogne les chaises quand elle les empile sur la table pour passer le balai, et donne des grands coups contre tout ce qui la gêne.

— J'ai beau faire, j'ai pas quat' bras !

Je voulais entrer dans ce monde, plus beau que le mien. Avoir des belles robes, avec un chapeau assorti et des gants en dentelle. Marcher dans les rues avec une belle moman, douce et bien habillée, qui me tiendrait par la main pendant que mon frère serait à la pêche avec le papa.

Dans le livre de lecture du Bernard, on les voyait au bord de l'eau, le père et son fils, un chapeau sur la tête, tranquilles, comme s'ils n'avaient rien d'autre à faire.

J'aurais voulu, moi aussi, jouer sur un tapis de laine. Bercer une poupée qui ne fait pas ses dents, n'a pas de vomi sur son bavoir. Lui changer ses couches pour du faux, ou l'oublier dans un coin, sans craindre qu'elle se fasse mal. Et, surtout, sans la peur de la taugnée.

J'aurais aussi aimé jouer à la cachette ou faire des rondes, avec mes cousines Bobillier. Je les regardais par la fenêtre, en lavant les couches, ou en surveillant le lait sur le fourneau, un gosse dans les bras. Elles se poussaient l'une après l'autre, avec des cris, de joie sur la balançoire que l'oncle Charles avait accrochée à la branche du gros tilleul.

Je ne disais rien de mes rêves, car la moman m'aurait dit que je voulais « péter plus haut que mon cul ». C'est la seule fois où elle disait un gros mot. Elle se signait aussitôt.

— Tiens, tu m'fais dire des bêtises ! qu'elle me disait.

\*

Sur un autre dessin du livre, le soir, toute la famille est réunie autour de la table. Le grand-père raconte des histoires, en souriant. Ils mangent, assis bien droit, du rôti ou du poulet que, nous, on garde pour les baptêmes ou les communions. Chez nous, on fait du bruit en avalant la soupe, avec le corps qui plonge vers l'assiette pleine à ras bord, et qu'on retourne pour manger une pomme cuite au four. On *trusse*<sup>1</sup> le pain trempé dans la sauce du ragoût.

---

1. Trusser : Sucrer.

Quand la moman en laisse tomber sur la table, elle l'essuie avec le doigt qu'elle lèche d'un grand coup de langue.

Le papa s'endort, abouché au coin de la table, la tête dans ses bras. La moman finit de manger debout, et, après la prière, elle nous houspille au lit sans nous embrasser.

J'aimais aussi le livre d'histoire, avec des gravures en noir et blanc, où des soldats aux longs cheveux blonds, coiffés de casques à cornes, chargent des coffres qui débordent d'or dans des bateaux à tête de cheval. Il y a des châteaux forts, perchés en haut d'une colline, des princesses en robes longues, coiffées de chapeaux pointus enveloppés de mousseline. Elles montent des chevaux aux pattes fines, garnis de harnais en dentelle. Plus loin, un roi donne à manger à de pauvres gens, en haillons, encore plus pauvres que nous. Et aussi la guerre, et ses terribles soldats en armure, armés de pics et de sabres... Vers la fin du livre, un monsieur, aussi bien habillé que l'oncle Virgile, le garde champêtre, est assis au milieu d'hommes à la peau toute noire et presque nus, avec des plumes sur la tête. La dernière page, je ne l'ouvre pas si le papa est là, pour ne pas lui faire de peine, car on y voit la guerre de 14. Des tranchées bien propres, des soldats en uniforme, tirés à quatre épingles, qui défilent en souriant. Rien à voir avec ce qu'il nous racontait en pleurant.

J'essayais de comprendre les signes alignés sous les images, mais ni Bernard, ni le Michel ne m'aidaient à les déchiffrer. La moman me rabrouait :

— T'as pas mieux à faire ? Mets voir la Paulette sur le pot ! Pi va bercer les jumelles qui chouinent !

\*

Le 12 avril 1931, le papa m'a dit :

— Aujourd'hui, t'as six ans !

Chez nous, on ne fêtait pas nos anniversaires. On savait juste qu'on avait un an de plus. Et, que ce jour-là, c'était pile notre âge. C'est tout.

— Je vais pouvoir aller à l'école, alors ?

— Faut attendre le mois d'octobre.

— C'est dans longtemps ?



N°édition : L.01EUCN000556.N002  
Dépôt légal : octobre 2013